



**MARCEL PROUST
ANNA DE NOAILLES**

Correspondance
(1901-1922)

PRÉFACE DE MATHILDE BERTRAND

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Quand Marcel Proust rencontre Anna de Noailles à la fin du XIX^e siècle, celle-ci est auréolée d'une gloire à la fois poétique et mondaine que viennent encore rehausser sa jeunesse et sa beauté. Avant même de connaître ses poèmes, Proust est séduit par cette jeune partisane de la cause dreyfusarde, avec laquelle il partage en outre la constitution fragile qui fera d'eux des reclus magnifiques, isolés dans leurs chambres de liège. De 1901 à 1922, les lettres qu'ils échangent témoignent de leur amitié profonde et de leur commune admiration, de la façon dont ils se sont lus et influencés l'un l'autre. Le « Poète femme » et le romancier semblent se confondre quand Proust devient lui-même, aux yeux d'Anna de Noailles, le « prince persan sur la fleur de lotus » auquel il la compare dans la Recherche, où elle apparaît sous les traits d'une « princesse d'Orient, qui disait-on, faisait des vers, aussi beaux que ceux de Victor Hugo »

Collection dirigée par Lidia Breda

MARCEL PROUST
DANS LA MÊME COLLECTION

Les Intermittences du cœur
Correspondance (avec Robert de Montesquiou)

Marcel Proust
Anna de Noailles

Correspondance

Préface et notes de Mathilde Bertrand

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Couverture : Anna de Noailles © Akg Images

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2021
pour la préface et la présente édition

ISBN : 978-2-7436-5387-3

Préface

Quand Proust rencontre Anna de Noailles dans les toutes dernières années du XIX^e siècle, à l'orée du XX^e, celle-ci est auréolée d'une gloire à la fois poétique et mondaine, que viennent encore rehausser sa jeunesse et sa beauté. Les vers qu'elle écrit, sa double ascendance grecque et roumaine, ainsi que ses positions politiques progressistes lui assurent une place à la fois marginale et centrale dans le grand monde auquel elle est par ailleurs intimement liée par sa naissance – elle est la fille du prince et de la princesse de Brancovan –, comme par son mariage avec le comte Mathieu de Noailles. Avant même de connaître ses poèmes, Proust semble séduit par cette jeune partisane emportée de la cause dreyfusarde que lui a probablement présentée son ami Robert de Montesquiou et qu'il commence à fréquenter à partir de 1893, au bord

du lac Léman, en Savoie, et dans les salons de l'aristocratie à Paris¹. Il partage en outre avec elle la constitution fragile et la santé mauvaise qui feront de tous deux des reclus magnifiques, enfermés chacun dans sa chambre de liège, d'où ils rêvent, à l'ombre, l'air et la lumière des printemps interdits. En 1901, dans la première lettre qu'il lui écrit, Proust évoque les deux premiers vers de la comtesse qui l'ont touché :

Mais qu'importe aux étés ivres d'éclosion
Ce que pèse à l'hiver la poussière des roses².

Exaltant « l'infailibilité » de sa « nature géniale », il prédit à la jeune femme : « ce qui tombera de votre cerveau sera toujours précieux comme sera toujours fine l'odeur des fleurs d'aubépine³ », et se demande si c'est « au bois, ou dans [son] livre » qu'il a pris « l'asthme des foins⁴ » qui le fait souffrir. Elle-même, en écho, se dit souvent souffrante, malade, dans les lettres qu'elle lui écrit, « fatiguée, épuisée par le perpétuel travail de poésie⁵ ». Il veut lui épargner ses « angoisses cacochymales et poussives⁶ », elle hésite à l'appeler de peur de lui « transmettre par le téléphone grippe et laryngite⁷ », s'inquiète de sa santé, fait tiédir pour lui de la bière Gruber et n'éteint pas ses calorifères⁸. Pleine

de douce sollicitude, avec sa sœur Hélène, que Proust chérit tendrement aussi, elle partage ses deuils et ses plus grands chagrins, la mort de son père et celle, plus terrible, de sa mère.

Livre après livre, Proust, de son côté, ne se lasse jamais de louer le génie de la jeune femme, qui grandit toujours « comme un arbre⁹ » et qui le mène de cimes en cimes. « Ivre de vénération¹⁰ », il chante ses louanges sans faiblir : « religieuse » et « païenne », elle est tour à tour la « Sainte Vierge » et l'Astarté, une « abbesse », une « femme-mage », Aphrodite et Athénée¹¹. Il emprunte au Cantique des cantiques pour diviniser le poète du *Cœur innombrable*, de *L'Ombre des jours*, des *Éblouissements*, mais aussi la romancière de la *Nouvelle Espérance*, du *Visage émerveillé* et de la *Domination*. La poésie d'Anna de Noailles le rend tout à fait lyrique. Ébloui, il s'émerveille de ne plus la trouver seulement « intercalée », intermittente, mais de la rencontrer partout, « perpétuelle¹² », « fondu[e] », « transparente », comme le « vernis des maîtres¹³ », atmosphère idéale dans laquelle ses œuvres sont baignées. Au fil des années, Proust devient pour Anna de Noailles l'ami précieux et indispensable, dont « les hymnes du matin et les angélus du soir¹⁴ » encouragent le talent et vivifient la poésie, comme elle l'écrira avec émotion après sa mort.

Quand Marcel Proust commence lui-même à publier dans la presse, puis en volume, ses premiers articles et essais, Anna de Noailles lui écrit son admiration pour les « soies adorables¹⁵ » de son style inimitable, « ce merveilleux mélange d'ironie et de douceur, qui sont comme deux fleuves qui se contrarient et glissent tout près l'un de l'autre¹⁶ ». Elle admire la « douce science » qu'il déploie, « les chemins d'or¹⁷ » que suit sa pensée, ses « méandres éblouissants¹⁸ », sa « sublime ingéniosité », dont elle se dit « tendrement enchantée¹⁹ » : « Cher Marcel, quel enchantement pour mon amitié que vous écriviez de belles histoires sinueuses, coupées, reprises, qui s'arrêtent pour parler, respirer, rire, pleurer, qui ressemblent à la vie, à la journée, au cœur, aux hasards, aux songes²⁰. »

De 1901 à 1922, l'année de la mort de Proust, leurs lettres se répondent et se reflètent en partie, – malgré la dissymétrie de leurs échanges (les lettres d'Anna sont largement moins nombreuses) et une éclipse notable pendant la guerre, peu après la publication du premier volume de la *Recherche*. Proust loue dans les vers comme dans les romans d'Anna de Noailles « le merveilleux génie » qui « entr'ouvre le secret de toutes choses » et qui leur ôte « le gris brouillard qui n'est que l'émanation de notre

médiocrité²¹ », substituant au réel décevant sa perception unique et merveilleuse, qui le transfigure. L'hirondelle ne fait pas le printemps, mais Anna de Noailles, si, à en croire Marcel Proust, et tellement plus beau et plus enivrant que celui qui le tue, à force de pollen et de crises d'étouffements : « Vous dites que le printemps est au-dessus de ce que vous en dites. Mais ce que vous en dites est au-dessus de ce qu'il nous fait éprouver. Il y a au-dessus de tout le printemps tel que vous le sentez, au-dessous (du moins vous le dites) le printemps tel que vous l'exprimez et nous le faites sentir et mille fois au-dessous le printemps tel que nous le sentons, sans vous. Et je ne vous ai pas parlé de la nymphe, de la naïade (vers coupés comme ceux qui précèdent

Une corolle ouverte où l'abeille s'enfoncé)

qui sont sublimes, peut-être le plus beau de tout²². »

Elle-même lui rend ses compliments : « Il y a quelques âmes qui ajoutent du parfum à ce qu'elles goûtent, comme l'abeille met du miel sur la fleur, c'est pourquoi et c'est ainsi que vous aimez un peu de mes livres et que je pense si souvent, lorsque j'écris, au plaisir profond que

j'aurai quand vous lirez des phrases que je fais en ce moment²³. »

Les louanges qu'elle lui adresse donnent à Marcel le sentiment de vivre dans un conte des *Mille et une nuits* une existence fabuleuse²⁴. Anna de Noailles prétend ainsi tenir moins à son recueil des *Éblouissements* qu'au « divin article²⁵ » que Proust leur consacre en 1907, dans lequel il exprime de fait une idée capitale pour comprendre non pas seulement l'œuvre d'Anna de Noailles, mais la sienne, encore à venir. Cette idée apparaîtrait en germe dès ses premières lettres à Anna de Noailles. D'emblée, Proust parle à son propos des tableaux de Gustave Moreau, et, plus particulièrement, de ceux qui représentent un « poète persan » au visage et au « corps [de] femme²⁶ », nous laissant « hésitants sur le sexe du poète²⁷ ». Il évoque encore les aquarelles où le peintre choisit de faire de son poète tout à fait une femme, en Inde, en Perse ou en Grèce, en Orient, une « poétesse » et sa « Muse », suivant ensemble « la pourpre d'un sentier montagnoux », ou encore « la Péri, la petite musicienne des dieux, qui, montée sur un dragon, élevant devant elle une fleur sacrée, voyage en plein ciel²⁸ » : « Et toujours, dans l'une ou l'autre de ces figures auxquelles l'art du peintre a donné une sorte de beauté religieuse,

dans le poète subjuguant la foule par son éloquence, dans la poétesse inspirée aussi bien que dans la petite voyageuse du ciel persan dont les chants sont le charme des dieux, j'ai toujours cru reconnaître Mme de Noailles. Je ne sais si Gustave Moreau a senti combien, par une conséquence indirecte, cette belle conception du Poète femme était capable de renouveler un jour l'économie de l'œuvre poétique elle-même²⁹. »

L'artiste chéri des symbolistes et des décadents a peut-être ignoré le « renouvellement » qu'initiait sa « belle conception du Poète femme » dans « l'économie poétique ». Marcel Proust enregistre cette révolution, pour sa part, qui place au cœur de ses lettres à Anna de Noailles et de l'article qu'il lui consacre l'idée fondamentale de l'androgynie de son génie. Celle-ci recèle en effet, à l'en croire, dans « le corps d'Iphigénie le cœur de Virgile³⁰ ». « Plus Siegfried qu'Yseult³¹ », elle lui apparaît comme l'« incarnation miraculeuse, dans un corps féminin, du génie des Hugo, des Vigny, des Lamartine³² ». Par elle, « les grands poètes du XIX^e siècle sont continués et les Morts vivent en une femme de génie³³ ». Quand il s'adresse à elle, Marcel prend le rôle et la voix de Marceline Desbordes-Valmore, s'adressant humblement à l'illustre Lamartine :

N'as-tu pas dit le mot de gloire
Et ce mot je ne l'entends pas³⁴

Incertain, au moins en apparence, il lui confie ainsi ses doutes et ses découragements. Semblant ne pas concevoir qu'elle puisse vanter avec sincérité son talent et sa prose, il évoque avec une autodérision douloureuse : « [...] la peur que tout cela ne soit une plaisanterie, car rien ne peut entamer ma robuste tristesse, ma conviction que toutes ces pages sont détestables, une espèce de nougat indigeste, où il y a de tout, et qui reste entre les dents³⁵. »

Outre les « hymnes du matin » et les « angélus du soir » que furent pour Anna de Noailles les lettres que Marcel Proust lui écrivit, le ravissement du « divin article » qu'il consacre à sa poésie, celle-ci lui inspire également, dans les années 1890, quelques très belles pages de son premier roman inachevé, *Jean Santeuil*, dans lesquelles il réfléchit au « don merveilleux de poésie » de la vicomtesse Gaspard de Réveillon, « née Crispinelli³⁶ », portrait transparent de la comtesse Mathieu de Noailles, née Brancovan, et de tout ce qu'elle représentait pour Proust, le charme, l'esprit, l'originalité (y compris celle, politique, qui consistait à défendre Dreyfus

quand tout son milieu le vouait aux gémonies), la conversation étourdissante, la drôlerie et surtout l'inspiration et le génie, l'art de saisir « l'essence intime des choses³⁷ », leur beauté et leur poésie.

Dans *À la Recherche du temps perdu*, en revanche, Anna de Noailles semble, à première vue du moins, presque disparaître. Elle est certes nommée, qualifiée de « poète de génie³⁸ » même, dans une phrase incidente du *Temps retrouvé*, mais elle ne semble pas avoir directement inspiré la création d'un personnage central, comme le fit le comte de Montesquiou³⁹, qui fut aussi aux yeux de Proust une figure mondaine prestigieuse en même temps qu'un poète aimé, et qu'on retrouve dans le roman, transformé, déformé, sous les traits ridicules et sublimes du baron de Charlus. Si la *Recherche* compte un grand auteur, Bergotte, un grand peintre, Eltsir et un grand musicien, Vinteuil, on n'y trouve pas de poète à proprement parler. Charlus y est le poète du monde et de la mondanité, mais un poète méconnu, méprisé, démodé, un poète sans œuvre, un amateur dilettante et stérile⁴⁰. Seule passe très fugitivement dans *Le Côté de Guermantes*, parce qu'elle a épousé un cousin de Saint-Loup, une silhouette à peine esquissée, mais aisément reconnaissable pourtant, celle d'« une jeune princesse d'Orient qui,

disait-on, faisait des vers aussi beaux que ceux de Victor Hugo ou d'Alfred de Vigny et à qui, malgré cela, on supposait un esprit autre que ce qu'on pouvait concevoir, un esprit de princesse d'Orient recluse dans un palais des *Mille et une Nuits*⁴¹. »

Le narrateur ajoute aussitôt, entre l'hommage et l'ironie : « Aux écrivains qui eurent le privilège de l'approcher fut réservée la déception, ou plutôt la joie, d'entendre une conversation qui donnait l'idée non de Schéhérazade, mais d'un être de génie du genre d'Alfred de Vigny ou de Victor Hugo⁴². »

S'il passe de la « déception » à la « joie » en entendant la conversation spirituelle de cette princesse orientale au génie mâle et occidental, c'est qu'il aspire à devenir lui-même la Schéhérazade qu'il est à la fois déçu et joyeux de ne pas rencontrer en elle, comme en témoignent, parmi d'autres, ces quelques lignes inquiètes du *Temps retrouvé* : « Si je travaillais, ce ne serait que la nuit. Mais il me faudrait beaucoup de nuits, peut-être cent, peut-être mille. Et je vivrais dans l'anxiété de ne pas savoir si le Maître de ma destinée, moins indulgent que le sultan Sheriar, le matin, quand j'interrompais mon récit, voudrait bien surseoir à mon arrêt de mort et me

permettrait de reprendre la suite le prochain soir⁴³. »

Dans l'une des dernières lettres d'Anna de Noailles à Marcel Proust, en décembre 1920, alors que les deux amis ne se voient plus depuis de longues années déjà, que la guerre et leur santé défaillante les ont éloignés, que « la gloire retentissante⁴⁴ » de Proust commence à éclipser celle de la comtesse (qui s'apprête à connaître un long purgatoire dont elle n'est peut-être pas encore tout à fait sortie aujourd'hui⁴⁵), celle-ci le « compare à Balzac, à Stendhal⁴⁶ », et lui envoie son dernier recueil de poésies, *Les Forces éternelles*, avec ces quelques lignes humbles et pleines de déférence : « Mon cher ami, si vous lisiez ce livre, ce serait pour moi une grande joie qui renouerait les jours d'autrefois si sucrés et si tendres, – à ceux d'à présent, où, vous avez, grâce à vous-même, et par tant d'amitiés invisibles, dardées comme le soleil, l'aspect d'un prince persan sur la fleur de lotus⁴⁷. »

Regrettant les « jours d'autrefois si sucrés et si tendres » où Marcel la peignait sous les traits gracieux et grandioses d'un poète persan ou d'une princesse orientale, alors qu'elle se penche sur les « dangereux gouffres que sont [ses] livres⁴⁸ », Anna de Noailles rend hommage à l'énigmatique et intimidant « prince persan »

que Proust est lui-même devenu. Après sa mort, elle évoquera encore « son beau visage oriental [...] où pesait légèrement tant de force spirituelle⁴⁹ », ses secrets de « mage⁵⁰ », sa simplicité de « pâtre, païen ou religieux⁵¹ », son « humilité vraie⁵² », « son incroyable modestie⁵³ » surtout, qui l'étonne tant, elle, si orgueilleuse, et dont elle perçoit toute l'adresse, la ruse et l'ironie, qui n'empêchent ni la sincérité, ni la loyauté⁵⁴. Elle admire encore le « tranquille courage de ce héros plaintif, irrésolu, aux innombrables lamentations qui jouait à tout craindre et trouvait cependant qu'en s'épuisant imprudemment jusqu'à l'abolition de soi-même il ne faisait l'abolition de rien⁵⁵ ».

En exaltant ainsi la royauté dans l'humilité et la puissance dans la faiblesse, chez Marcel Proust, Anna de Noailles montrait qu'elle avait parfaitement saisi le lien intime qui unit la prose de la *Recherche* à la poésie. On connaît la théorie de l'inversion développée dans les premières pages de *Sodome et Gomorrhe* (dont Proust envoya un exemplaire à Anna de Noailles quelques mois avant sa mort) : « homme-femme », l'inverti est « une femme inconsciente et visible », « enfermée »⁵⁶ dans un corps d'homme, que le narrateur entrevoit fugacement, par intermittence, ou par miracle, comme il surprend les

amours du bourdon et de l'orchidée, « l'insecte délicieux » et la « fleur favorisée⁵⁷ ». Cette théorie n'est pas seulement sexuelle, elle a des prolongements esthétiques et poétiques et pourrait bien rendre compte de l'entrelacement de la prose et la poésie, au sein du roman proustien. Elle fait écho à la « belle conception du Poète femme » qu'inspiraient à Proust les aquarelles du Poète persan et de la petite Péri de Gustave Moreau, en même temps que *Les Éblouissements* d'Anna de Noailles. C'est pourquoi, sans doute, on la retrouve, embusquée, non pas seulement dans les pages consacrées à Sodome (à l'ouverture du roman, quand le baron de Charlus bourdonne autour du giletier Jupien), mais bien au cœur de Gomorrhe, dans cette « *terra incognita* terrible⁵⁸ », dont la mystérieuse Albertine est le noyau brûlant.

Il n'est pas anodin que, dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, déjà, Albertine passant avec ses amies le long de la mer, sur sa bicyclette, à Balbec, apparaisse au narrateur charmé telle « un roi Mage de type arabe » ou une « petite péri, plus séduisante pour [lui] que celle du paradis persan⁵⁹ ». Pas indifférent non plus que Proust ait choisi d'insérer dans son roman, au moment où le narrateur veut embrasser la jeune fille et qu'elle se refuse à lui, tout un passage emprunté

à la première version de son article de 1907 consacré aux *Éblouissements*, dans lequel il développe la théorie idéaliste qui lui est chère, selon laquelle la réalité (c'est-à-dire l'essence poétique, la beauté et la vérité du monde, des êtres et des choses) n'existe pour le poète qu'en lui-même, transfigurés par sa vision, recréés par son regard⁶⁰. Albertine n'est pas ou pas seulement un homme, Alfred Agostinelli, que Proust aurait travesti en femme, elle est aussi une femme, dans laquelle vit « un homme de génie⁶¹ », une femme qui écrit, « comme Sapho⁶² », à la fois muse et poète, « Racine et sa princesse, Chénier et sa jeune captive⁶³ », figure féminine et masculine à la fois de la création et de la poésie, qui tend à Proust un troublant miroir⁶⁴.

Mathilde BERTRAND

Note d'édition

Les lettres et fragments de lettres qui suivent sont extraits des vingt et un volumes de la *Correspondance* de Marcel Proust, établis et présentés par Philippe Kolb qui les publia de 1970 à 1993, chez Plon¹.

Cinquante d'entre elles avaient été publiées en 1931 par Anna de Noailles elle-même, sollicitée par Robert Proust et Paul Brach pour éditer, chez Plon déjà, les lettres que lui avait envoyées Marcel Proust. J'ai tâché de garder les notes d'Anna de Noailles qui me semblaient les plus intéressantes, ainsi que ses trois très beaux textes d'hommage à Marcel Proust, qui figuraient au début et à la fin de son livre. Elle leur associait le fameux article de Proust consacré à ses *Éblouissements*, qui avait paru dans le *Supplément littéraire* du *Figaro*, le 15 juin 1907.

Cet article figure aussi dans le présent volume, accompagné de quelques vers de Marcel Proust à la manière d'Anna de Noailles², ainsi que des pages de *Jean Santeuil* consacrées à la vicomtesse Gaspard de Réveillon, portrait transparent quoique transposé de la comtesse Mathieu de Noailles. Il faudrait ajouter encore toutes celles d'À *la recherche du temps perdu* où son souvenir affleure³.

M. B.

Correspondance

L'odeur des fleurs d'aubépine

À Anna de Noailles

(1^{er} ? mai 1901)

Madame,

J'attendais vos vers avec la sécurité anxieuse de quelqu'un qui va avoir de la nouvelle beauté à admirer. J'étais aussi sûr de cela que le prince du conte pour qui les abeilles travaillaient et fleurissaient les rosiers était sûr d'avoir du miel et des roses¹. Car une nature géniale a son infailibilité comme la nature. Et ce qui tombera de votre cerveau sera toujours précieux comme sera toujours fine l'odeur des fleurs d'aubépine. Seulement cette sécurité n'était pas tranquille parce que dans ces miracles certains que produisent, suivant des

lois instinctives les esprits poétiques, il y a tout l'imprévu de la pensée et du sentiment, que c'est un secret chaque fois nouveau, une réalité individuelle qui n'apparaîtra pas une seconde fois à quoi ils nous initient, ce qui fait qu'une rose ressemble à une rose, mais qu'une poésie ne ressemble pas à une autre poésie. J'étais certain d'avoir de l'aussi bien mais je m'attendais à du nouveau. Et en l'un ni en l'autre je n'ai été trompé. Je viens seulement de les lire car je rentre seulement de chez M. de Montesquiou. Je partais quand on les a apportés et n'ai pu que les apercevoir (je ne lui en ai pas parlé, ai-je besoin de vous le dire, puisque vous m'avez demandé de ne pas les montrer). Et je viens de les mettre sous enveloppe pour Mlle Laparcerie². Mais combien déjà j'ai vu de choses que j'ai senti que j'aimerais plus particulièrement, cette expression particulière, cet air de famille ou plutôt cet air de personne qu'on retrouve avec délices dans un poète qu'on préfère aux autres. Les Pigeons dont la blancheur défile, La Route du Soleil sans ombre et sans détour, les cygnes qui dansent dans le vent, le pays profond de ma tendresse, et cette admirable familiarité avec laquelle vous interpellez la nature et vous

tutoyez l'infini « La Lune aux belles joues » et à la Conscience « Ma grande camarade³ ».

Madame, je ne sais comment vous remercier et je souffre à penser que ces choses infinies vont se limiter ridiculement dans des esprits inhospitaliers. Je vous remercie de laisser ces vers se poser pour un soir comme ces pigeons qui défilent ce soir mais qui naguère reposaient au bord de vos sandales. Ils reprendront ensuite leur vol qui ne s'interrompra plus.

Voici qu'il est une heure du matin tant je suis rentré tard de chez M. de Montesquiou. J'aurais encore mille choses à vous dire comme dit un vers célèbre de Coppée. En particulier que Mademoiselle Laparcerie va vous donner un rendez-vous.

Pardonnez-moi de vous avoir écrit si longuement et si mal, dans l'abrutissement de ces fastidieux préparatifs et dans celui qui vient d'une conversation longuement prolongée avec un causeur aussi brillant que Montesquiou. N'importe, on a tort de s'attrister quand on n'a pas les choses. Il est vrai qu'elles vous viennent généralement quand on ne les désire plus. Du moins pour vos vers cela ne sera pas arrivé et je les aurais connus quand je les aimais encore. Il y a deux ans je n'en connaissais que deux :

« Mais qu'importe aux étés ivres d'éclosion
Ce que pèse à l'hiver la poussière des roses⁴ »,

je demandais à qui pouvait en détenir d'autres, n'en savez-vous pas, ayant senti s'éveiller en entendant ces deux vers, une nouvelle passion littéraire que je ne savais comment contenter, comme la première fois que j'ai vu un Gustave Moreau et que j'ai entendu une mélodie de Fauré⁵ (je les cite parce qu'ils ont été des passions et non pour leur valeur qui peut être contestée). À ce moment je ne me doutais pas qu'un soir au lieu de deux vers je recevrais deux poèmes, presque retravaillés pour moi, écrits de la main du poète. Ce sont les poétiques revanches de la destinée, l'accomplissement d'un cher vœu intellectuel.

Bien respectueusement votre admirateur, Madame,

Marcel Proust.

À Anna de Noailles

(7 ? mai 1901)

Madame,

Je vous remercie infiniment de votre lettre. J'ai eu grand plaisir à y trouver tout de suite ce beau mot de « colère » à qui vous avez donné pour moi un nouveau lustre depuis que je l'ai vu dressé avec tant de superbe dans « La Conscience⁶ ». Et à vrai dire j'avais craint que ce ne fût un peu ce péché de colère, de colère contre une récitante imparfaite, qui m'avait privé de ce plaisir mystérieux que j'attendais depuis plusieurs jours avec délices, celui de vous voir écouter vos vers. Mais j'ai su qu'il n'en était rien et Monsieur de Noailles m'a dit que vous étiez souffrante vraiment, d'un ton « qui n'admettait pas la réplique » et qui ne laissait aucun doute. J'ai été bien triste de penser que vous souffriez à ce moment-là. Mais il ne faut pas trop maudire les mauvaises santés. C'est souvent sous le poids des trop grandes âmes que le corps fléchit. Des états nerveux et des poèmes enchanteurs peuvent très bien être des manifestations inséparables d'une même puissance orageuse. Le printemps

ne se manifeste pas moins pour nous par les piqûres de moustiques que par l'odeur des roses⁷.

Monsieur de Noailles (auprès duquel il me semble que je n'ai guère « pris ») a été bien gentil de venir tout de même sans vous, de vous quitter. Il est vrai qu'il vous retrouvait chez moi ou que peut-être il ne peut jamais vous retrouver, car, ayant l'air de toujours penser à vous, il ne vous quitte jamais. Suivraient de très beaux vers de Vigny qui s'appliqueraient à merveille à vous et à lui s'il n'était un peu tard pour écrire de si longues lettres. Je viendrai d'ici à un jour ou deux vous rendre la visite que vous ne m'avez pas faite hier soir et en vous demandant encore pardon de la peine que vous avez prise pour moi en venant faire répéter Mlle Laparcerie, vous apporter mes respectueux hommages.

Marcel Proust.

{...}

À Anna de Noailles

(27 mai 1901)

Madame,

Vous n'étiez pas rentrée quand je vous ai téléphoné à 11 h et à 11 h 10. Si je m'étais permis de vous demander ainsi, c'est parce que j'ai reçu de Bruxelles (où il est avec Sarah Bernhardt) (*confidentiel*) une lettre de Reynaldo Hahn qui me dit ceci. Il a emporté avec lui le *Cœur innombrable* dont il est fou, et l'a lu à Sarah. Elle en a été enthousiasmée, vous trouve le plus grand des poètes, un grand génie, etc., et a aussitôt appris l'*Offrande à Pan*⁸ et la récitera jeudi chez M. de Montesquiou⁹. La lettre de Reynaldo est si pleine de mystères que je crois que ceci est au moins un secret et je vous serais très reconnaissant de ne le dire à personne, sauf

à la princesse de Chimay¹⁰,
plus belle que le moi de mai

si cela pouvait vous donner l'occasion de lui dire que je l'aime infiniment et de l'incliner à l'indulgence. Peut-être Sarah Bernhardt a-t-elle prévenu Montesquiou qui vous a peut-être lui-même avisé[e], de sorte que j'ai peut-être

fait seulement la mouche du coche. Mais à tout hasard j'ai pensé qu'il valait mieux vous prévenir, si vous aviez quoi que ce soit à dire, etc., etc.

Je vous prie aussi de ne pas croire que je vous annonce cela comme un événement devant vous remplir de fierté ! N'est-ce pas vous comprenez que je trouverai toujours tout, simplement les fleurs sur lesquelles vous devez marcher. Mais je me suis résolu, résigné et réduit au rôle d'avertisseur et de commissionnaire. Enfin j'espère que je n'ai pas eu tort.

Figurez-vous que j'ai enfin, soit au bois, soit dans votre livre, pris mon asthme des foins, depuis vingt-quatre heures je n'ai pas respiré et je souffre beaucoup. Je prendrai tout ce qui a été inventé de médicaments pour tâcher de pouvoir venir jeudi, mais je ne vaud plus rien avant 9 h du soir et guère après. Je ne voudrais pas que la princesse de Chimay ni vous me vissiez dans mes angoisses cacochymales et poussives. Je vous envoie mille respectueuses pensées et toutes mes amitiés à Mathieu.

Votre

Marcel Proust.

Vous n'allez pas demain soir chez Madeleine Lemaire. Vous ne voulez pas que je vous y annonce ?

À Marcel Proust

(Entre le 13 et le 17 juin 1901)

Cher ami,

Nous serons très heureux de dîner chez vous Mercredi. – Je suis triste et dégoûtée de la vie et de toutes ces mauvaises vanités. – Je n'aime plus que le coup de chapeau simultané des dreyfusards, dans *Crainquebille*¹¹. De tels actes seulement ont un art secret et plein de prolongements.

Cela me fera plaisir et du bien de vous voir. –
Bien à vous cher ami

Anna de Noailles.

À Anna de Noailles

(Le 1^{er} juin 1902)

Madame,

Je vous écris ce petit mot pour vous dire ma grande joie que vous ayez eu le prix et ma